

LES PROCESSUS DE FORMATION
DES ARTISANS CHARPENTIERS
DE L'AGGLOMÉRATION GRENOBLOISE

(Ce résumé présente les idées générales contenues dans la thèse de 3ème cycle
d'ethnologie de A.M. BARDAGOT et N. SABATIER,
soutenue le 4 novembre 1981 au Centre Pierre Léon)

Conscientes de la nécessité d'entreprendre des études anthropologiques sur certains domaines de la société française restés jusqu'alors en dehors du champ de l'anthropologie, nous pensons que l'anthropologie doit aujourd'hui s'ouvrir à l'étude des groupes professionnels, c'est-à-dire à l'étude de personnes actives, engagées concrètement dans la formation sociale. Nous avons donc choisi de nous consacrer à l'analyse du *monde du travail* et en particulier dans *l'entreprise artisanale*.

L'artisanat contemporain n'a quasiment fait l'objet d'aucune étude, bien qu'il présente un certain nombre de traits qui le différencient radicalement de l'artisanat traditionnel. Son importance et la place qu'il occupe dans l'économie, en dépit des pronostics les plus pessimistes, révèlent les rapports qui l'unissent profondément au mode de production capitaliste. Car ces deux formes de production, artisanale et capitaliste, sont étroitement liées par des rapports de domination et de complémentarité qui créent les conditions mêmes du fonctionnement des entreprises artisanales.

Ainsi la situation actuelle de la *branche du bâtiment*, où un grand nombre d'entreprises sont artisanales, n'est pas comme on pourrait le penser un héritage du passé mais bien une particularité de notre époque qui, par l'évolution des techniques, et notamment la mécanisation, a permis à cet artisanat de se développer d'une façon considérable. A partir d'une interrogation très générale sur l'artisanat dans les métiers du bâtiment, nous avons décidé d'entreprendre l'étude d'un corps de métier du bâtiment et avons choisi les *charpentiers* en tant que métier requérant une certaine qualification et ayant su s'adapter aux exigences techniques et modernes tout en conservant ses assises traditionnelles.

1 — L'APPROCHE ETHNOLOGIQUE

Nous avons considéré l'étude du «vécu» des artisans charpentiers comme un moyen d'accéder à la connaissance des rapports sociaux. Le vécu, ou plus précisément la *description des pratiques*, ne nous a intéressées que comme révélateur des rapports sociaux qui les sous-tendent et non pas comme histoires d'individus particuliers.

En effet, en interrogeant les charpentiers, nous avons obtenu des visions différentes et complémentaires du métier dans sa diversité et sa complexité, mais surtout, par la multiplication des points de vue nous avons dépassé l'aspect contingent, la spécificité des trajectoires individuelles, pour dégager les processus de fonctionnement et de reproduction du groupe. Chaque témoignage, au-delà de sa richesse propre et de l'expérience personnelle qu'il relate, a été mis en relation avec les autres et a ainsi acquis un sens nouveau.

De ces entretiens, enrichis par *l'observation directe du travail à l'atelier et sur chantier*, nous avons dégagé des constantes dans les comportements, des trajets communs sous-jacents aux expériences individuelles et des types de pratiques similaires. Nous sommes arrivées alors, peu à peu, à atteindre une vision globale des processus de création, de fonctionnement et de transformation du groupe par tout un jeu de mises en correspondance, de croisements, de juxtapositions et d'interférences de différentes informations, à distinguer la structure du milieu dans lequel évolue chaque individu. Car si la trajectoire individuelle comporte une part de spécifique, celle-ci est souvent moins importante qu'on ne le pense. En fait, le déroulement des différentes trajectoires présente des caractères communs qui dépassent l'aspect individuel car chaque expérience est plus ou moins représentative du groupe. Par cette approche du collectif, nous sommes en partie parvenues à dégager une logique propre à l'artisanat dans l'exercice du métier de charpentier et à saisir la pérennité de cette forme de travail à travers les différents modes de formation.

Il est à noter que nos enquêtes nous ont amenées à rencontrer plus d'une centaine de personnes du milieu professionnel de la charpente : artisans charpentiers, ouvriers et compagnons, professeurs de charpente, apprentis, élèves et stagiaires. Les entretiens et enregistrements (bien qu'ayant volontairement restreint le nombre de ces derniers, nous en avons réalisé 25, représentant près de 900 pages de transcription), ont constitué notre principale base de travail pour parvenir à analyser le système complexe du travail artisanal et les phénomènes sociaux et culturels qui l'accompagnent.

Par contre, nous n'avons pas fait d'étude purement technique. Et si nous avons relevé les techniques mises en œuvre, des méthodes traditionnelles aux procédés modernes, c'est parce qu'il est impossible de dissocier le travail du

charpentier des techniques qu'il emploie.

Par ailleurs, nous avons effectué un certain nombre de recherches historiques dans les archives départementales, municipales, syndicales et privées car nous pensons que dans une société aussi complexe que la nôtre, on ne peut pas aborder l'étude d'un groupe professionnel sans se référer à l'histoire.

Dans notre thèse, nous avons privilégié la *formation* et le *métier*, considérant qu'il est essentiel de connaître les voies actuelles de «production» des charpentiers et de comprendre le déroulement des premières années de travail, de l'apprentissage du métier et de l'intégration au sein d'une entreprise artisanale.

Pour réaliser cette étude, nous avons travaillé avec des charpentiers en activité et des jeunes en formation, ainsi qu'avec quelques charpentiers en retraite. Nous avons pu ainsi saisir les étapes et le processus de formation des charpentiers dans leur évolution historique.

2 – LE MÉTIER DE CHARPENTIER

Nous avons présenté les caractéristiques du métier de charpentier et son évolution pour mettre l'accent sur la complexité de ce métier et, par là même, sur l'importance de la formation qui, devant l'étendue des connaissances à maîtriser, ne peut être que longue et s'étaler sur plusieurs années après la scolarité. En effet, pour exercer son métier, le charpentier doit posséder des connaissances aussi bien sur les bois et leur nature, les systèmes constructifs, les mathématiques, le trait de charpente, le maniement des outils et des machines, l'organisation d'un chantier et la sécurité, que sur les hommes, pour travailler en équipe.

Le charpentier est, à notre époque, un des rares professionnels du bâtiment à avoir conservé une réelle indépendance et une grande maîtrise de son métier. Car si l'architecte conçoit et dessine le projet de l'ouvrage à construire, dans la plupart des cas, il se contente d'indiquer sommairement la structure de la charpente et de mentionner les emplacements des fermes en fonction de l'aménagement intérieur prévu. Il ne fournit aucun plan d'exécution au charpentier mais lui laisse le soin de concrétiser son projet.

Tout l'art du charpentier consiste à transposer le projet de l'architecte et à en faire l'étude précise. Le charpentier a alors le choix entre un grand nombre de solutions en fonction de la portée de la charpente, de la résistance des matériaux employés et de leur combinaison dans tel ou tel type de structure et d'assemblage. Le charpentier part de rien et crée dans l'espace mais, pour obtenir ce résultat, il doit avoir acquis au préalable une perception particulière des volumes et la maîtrise du trait de charpente. Cette science, propre

aux charpentiers, leur permet de passer de l'abstrait au concret et de tracer les plans et les coupes de l'ouvrage à réaliser. Le métier de charpentier est donc un métier complexe qui suppose la maîtrise du tracé de charpente, et implique l'acquisition d'une vision dans l'espace qui ne se forme que lentement par la pratique et la réalisation répétée d'ouvrages de charpente. A cet égard, il est intéressant de remarquer que parmi les artisans charpentiers, quelle que soit la formation qu'ils aient reçue, un grand nombre a ressenti la nécessité de la poursuivre car le C.A.P., avec ses deux ou trois années de cours, ne peut être qu'une formation de base. Dans l'ensemble les charpentiers s'installent à leur compte assez tardivement, vers la trentaine, après avoir exercé leur métier pendant environ une dizaine d'années.

3 – LES FILIERES DE FORMATION

L'enseignement professionnel de la charpente a évolué, et, avant l'établissement en 1949, des centres d'apprentissage dans les collèges d'enseignement technique, l'apprentissage sur le tas et le compagnonnage constituaient les seules voies de formation. Parmi les trois générations de charpentiers que nous avons rencontrées, la première n'a connu que l'apprentissage sur le tas et les cours du soir, s'ils avaient la chance de travailler en ville (1) ou d'être sur le Tour de France. La deuxième a déjà pu bénéficier de plus de facilités pour apprendre le métier grâce à l'apparition des cours par correspondance et des stages de formation. Quant à la troisième, elle a pu suivre l'enseignement à temps plein en collège d'enseignement technique ou alterné en CFA, sans oublier les stages et les cours du soir.

Pour étudier les trois principales filières de formation actuelles : le compagnonnage, le centre de formation d'apprentis et le lycée d'enseignement professionnel, nous avons choisi de compléter l'approche des cheminements professionnels des artisans charpentiers, souvent trop imprécis sur les difficultés rencontrées lors de leurs premières années de travail, en interrogeant aussi des jeunes en formation : aspirants, apprentis et élèves. Rencontrer ces jeunes nous a permis de déterminer les raisons de leurs « choix » et de mieux comprendre à travers leurs aspirations, leurs déceptions, leurs appréhensions et leurs efforts, les difficultés de l'apprentissage d'un métier et de l'entrée dans la vie active.

Le département de l'Isère, avec le Lycée technique du bâtiment de Sassenage, le DFA de l'APPS à Grenoble, celui de la Chambre de Métiers de Vienne à Bourgoin-Jallieu et le siège de la Fédération Compagnonnique des Métiers du Bâtiment à Échirolles, offre aux futurs charpentiers les trois filières de formation, ce qui est loin d'être le cas dans les autres départements, chacune est spécifique et s'adresse à des catégories de jeunes distinctes.

Le LEP est adapté aux jeunes qui désirent, dès quatorze ou quinze ans, apprendre un métier mais il présente un obstacle au niveau de l'âge et de la scolarité. Le CFA avec son système d'alternance, correspond mieux aux jeunes qui se sentent mal à l'aise dans le système scolaire à plein temps, de plus il accepte des apprentis jusqu'à vingt ans et de niveaux scolaires non homogènes. Enfin, le compagnonnage, quant à lui, est aussi bien une école de perfectionnement qu'une école d'initiation, il accueille à l'essai les jeunes sans tenir compte des difficultés scolaires qu'ils ont pu avoir antérieurement et offre à ceux qui n'ont aucune formation d'apprendre sur le tas et en cours du soir un métier.

L'enseignement technique en CET, puis plus tard en CFA, a changé les modes de transmission des savoirs en rationalisant la formation initiale. Tant que le métier s'apprenait uniquement en entreprise, sur le tas, il fallait retenir les conseils et les appliquer en essayant de reproduire ce que faisaient les charpentiers qualifiés. Pour devenir efficace, il fallait du temps, tout comme pour parvenir à participer aux diverses phases de fabrication des principaux ouvrages de charpente. La *transmission du métier* se faisait de façon coutumière, les charpentiers étant souvent incapables d'expliquer les implications techniques de leur savoir-faire. Le jeune accédait par paliers successifs à la maîtrise du métier sans toutefois pouvoir comprendre les mécanismes en jeu. Et la formation présentait un caractère exclusif et initiatique puisque les charpentiers ne transmettaient leur savoir que si le jeune en était jugé digne.

A la fin du XIXe siècle, les cours du soir avaient déjà en partie commencé à bousculer ces principes traditionnels en ouvrant l'enseignement à tous ceux qui le désiraient. Et à partir de 1946, les filières modernes ont bouleversé ces enseignements traditionnels *en mettant à la portée du plus grand nombre* les principes théoriques du métier. Chaque filière joue un rôle important, et au lieu de se faire concurrence, elles se complètent, garantissant au mieux la formation professionnelle.

Mais quelle que soit la filière de formation suivie, tous les jeunes affrontent, lors de leurs premières années de travail, à peu près les mêmes difficultés. Car aucune formation ne peut préparer concrètement à la vie active, et le *temps de formation*, qui se prolonge encore bien après l'obtention du CAP, rentre toujours en contradiction avec le *temps de production* de l'entreprise. C'est pourquoi les premières années constituent une épreuve décisive dont l'issue débouchera sur la poursuite du métier ou son abandon.

Les jeunes doivent s'adapter et apprendre à utiliser les connaissances qu'ils ont apprises scolairement en acquérant une compétence technique opératoire qui n'a pu leur être transmise par l'école. Ils ne s'attendent pas à cet obstacle et, dans certains cas, la désillusion est si forte que le jeune ouvrier, décou-

ragé, abandonne définitivement le métier, perdant alors tout le bénéfice de sa formation de base.

Au cours de cette phase d'adaptation au travail, surgissent et s'exacerbent toutes les contradictions, les problèmes et les difficultés auxquels le jeune doit faire face lorsqu'il se trouve confronté avec la dure réalité du travail. C'est pourquoi sa volonté et son désir de travailler doivent être assez puissants pour qu'il envisage, malgré tout, de poursuivre dans le métier. Il faut qu'il «ait envie de mordre» dit un artisan, mais aussi qu'il trouve un appui dans son entourage familial ou dans le milieu de travail. Les chefs d'entreprise ont une responsabilité importante dans l'adaptation du jeune à son travail et vis-à-vis de son désir de rester dans le métier qui est en partie conditionné par la *qualité de la relation* qui se crée entre le chef d'entreprise, les ouvriers et le jeune qui commence.

Le récit suivant d'un fils d'artisan charpentier (né en 1962) (2) montre bien la coupure qui existe entre le monde du travail et l'école et fait ressortir les «épreuves» par lesquelles passe l'apprenti avant d'être intégré au sein de l'équipe de l'entreprise :

«Il y a celui qui devient charpentier naturellement, c'est-à-dire c'est l'amour du bois, c'est l'amour du travail manuel aussi. Et celui qui devient charpentier par obligation, obligation c'est un grand mot mais moi, j'ai mon père qui est charpentier, j'ai toujours traîné mes guêtres dans un atelier de charpente. Alors, quand j'ai passé mon brevet je me suis dit : qu'est-ce que je fais ? Je continue les études ou je vais travailler avec mon père ? Pour mon père c'était préférable que je vienne travailler avec lui. Au niveau de l'entreprise c'était préférable que j'apprenne à travailler le plus rapidement possible pour pouvoir travailler avec lui ultérieurement. Seulement c'est un métier qui est difficile, très difficile, pas seulement au niveau physique mais aussi au niveau moral.

J'ai fait mon apprentissage chez mon père, j'étais dans un CFA, trois semaines de boîte et une semaine de babut. J'ai passé mon CAP au mois de juin, j'avais 17 ans...

... Mon apprentissage ça été deux années superbes. J'ai vraiment vécu deux bonnes années. Quand j'ai commencé à travailler c'était vraiment chouette. Dans un babut c'est copain-copain, alors que là c'est différent, il y a une ambiance.

De boire un verre de vin rouge avec des hommes alors que toi tu es tout gamin, ça impressionne vachement. Ça fait un peu peur et puis au fond de toi-même, tu te dis : c'est bon, j'y suis, ça va !

Et puis après quand tu retrouves tes copains, que tu commences à recevoir un salaire, ils tirent une tête comme ça parce qu'ils sont encore au babut et qu'ils se font chier. Ils regrettent, enfin ils disent qu'ils re-

grettent mais s'ils avaient voulu ils auraient pu faire pareil. Du fait que je ne vivais plus avec eux, que, dans la semaine, j'avais des contacts différents avec des personnes beaucoup plus âgées que moi, ça m'a changé. J'avais des réactions différentes et des envois de contacts différents. Eux étaient toujours au lycée, ils sortaient toujours ensemble, ils m'ont rejeté, moi je n'ai pas insisté. Je m'en fous s'ils ne veulent plus de moi ! Le mur s'est monté petit à petit. Maintenant je les vois : «bonjour, bonjour», on boit un pot et puis c'est terminé. Je ne peux plus discuter avec eux. Avant on parlait du babut, des nanas, de la partie de rugby du dimanche, de la bagarre du samedi soir. Maintenant je ne suis plus là et j'ai envie de discuter d'autre chose, vraiment d'autre chose...

... Comme j'ai fait mon apprentissage chez mon père, pas mal de charpentiers du coin me disaient : ça marchera jamais avec ton père, tu verras ça marchera pas. D'autres qui me disaient : «Ob ! tu es chez ton père, tu peux te lever quand tu veux !» J'aurais aimé qu'ils viennent une journée, au moins une journée, pour voir comment ça se passe !

J'ai un père assez extraordinaire, de toute façon je l'admire, pour le boulot qu'il fait. Il passe le maximum de temps sur le chantier avec les gars et ça c'est important. Dans une entreprise avoir le patron avec soi c'est très important, ça motive. Il est un peu le meneur de la bande. Il est là il dirige tout, il a un coup d'œil extraordinaire. Le patron s'il n'a pas ce coup d'œil ce n'est pas possible que ça marche. Les gars ils aiment bien. Bon autant c'est emmerdant parce que tu ne peux pas faire ce que tu veux, tu ne peux pas t'arrêter pour fumer ta cigarette ou boire, un coup tranquille, le singe est là, on fait gaffe. Mais il y a le pour et le contre et le pour l'emporte largement. Il vaut mieux de toute façon, dès qu'il y a une mauvaise ambiance entre le patron et les ouvriers, c'est pas bon pour l'entreprise. Des deux côtés, que ce soit le singe ou les ouvriers, ils en subissent les conséquences tôt ou tard...

... Au début le travail, c'est très dur, c'est très dur moralement, plus moralement que physiquement. Ça dépend du gars avec qui tu travailles, s'il est pédagogue ou pas, s'il a vraiment le sens d'apprendre son savoir à un jeune. Des fois s'il a des gosses il sait mieux comment le prendre. Mais de toute façon ça tombe dur. Alors le jeune il encaisse ou il n'encaisse pas. Ça dépend, et du gars avec lequel il travaille et de lui-même, bien sûr.

Moi, les gars je les connaissais déjà avant, ça m'a facilité la tâche, quoique ça n'a pas été très facile au début. Mais je n'ai pas été gêné d'être le fils du patron parce qu'il y a une bonne ambiance dans cette boîte, ce qui fait qu'ils n'ont pas de rancune envers le singe. Ils sont là depuis un moment, il y en a deux qui sont là depuis très longtemps, depuis quinze ans, et un autre ça fait dix-huit ans. Il a commencé à la boîte en tant qu'apprenti, il avait quatorze ans, c'est un célibataire endurci. J'ai eu des problèmes pour travailler avec lui. C'est le bon

* Singe : employeur, patron de l'entreprise.

gars, le charpentier type, il fait deux mètres, cent trente kilos, tout en muscles; lui, les poutres : « et bien tu tires ! » et toi tu commences à t'écrouler !... C'est chbouette aussi...

Moi ça s'est passé très bien, des fois il y a un coup dur sur le chantier et tout le monde prend ou personne, c'est le train-train habituel...

... Le premier jour que j'ai travaillé, alors là ils m'ont fait un coup, c'est le truc classique. Il y a une aspiration pour tous les copeaux qui sortent des machines, une aspiration qui vient dans une grosse caisse. Quand la caisse est pleine on amène le camion dessous, on ouvre les trappes et il faut tout vider. C'est une corvée périodique, c'est la corvée de l'apprenti. Bien sûr la première fois que tu y passes, tu grimpes avec ta fourche, ta pelle. Ils ferment les trappes et vont raboter un mètre cube de bois. Alors quand tu ressors tu as une tête comme ça, avec des copeaux partout dans les poches, dans tes godasses. Bon c'est pas méchant. Sur le coup t'es en rogne et puis bon ça se passe comme ça...

... La première couverture que j'ai faite, j'étais avec mon père, il était à la palette pour décharger. On a un système de couverture, tous les quatre-vingt-trois centimètres et demi ça fait quatre tuiles, alors on fait un paquet de huit tous les deux rangs. Ça fait une bonne distribution, à une tuile près ça tombe juste. Mon père faisait les paquets de huit, les gars prennent les paquets, les posent et un couvre. Mon père il me faisait des paquets de quatre. Bon moi ça allait le paquet de quatre, sur les liteaux, je faisais deux voyages pour remplir un paquet, tandis que les autres n'en faisaient qu'un. Le lendemain mon père n'a pas pu venir et c'était ce gars, le célibataire, qui faisait les paquets de huit; au premier paquet les autres avaient un tour d'avance, ils étaient derrière : « alors t'avances ! ». Après, à la fin de la journée ça allait impeccable. Et le lendemain, avec le paquet de huit je trottai aussi vite que les autres.

C'est éprouvant, ça fait mal au dos surtout que tu es tout le temps un peu penché, tu as tes huit tuiles, ça commence à peser déjà, mais tu peux les porter, ça fait environ trente kilos. Sur les liteaux il faut regarder où tu mets les pieds, c'est tout. Mais ça fait mal au dos, surtout quand tu es jeune, que tu es en pleine croissance et tout. Alors, le soir tu dors bien !...

En tant qu'apprenti j'étais toujours en train de faire le mariolle, à embêter les ouvriers, à les taquiner, à faire des blagues. Oh ! mais alors il m'est arrivé de ces coups ! Oh là là ! Un coup je me suis retrouvé suspendu par les pieds. Pendu à une grue à cinq mètres de haut ! Ça fait peur ! Je m'en rappellerai toujours de celle là ! Ils me sont tombés à cinq dessus, m'ont attaché les pieds avec une corde et puis à la grue. Et mon père qui riait, qui riait tant qu'il pouvait, moi je ne riais pas ! Le reste de la journée, ils ont été tranquilles. Je suis allé travailler dans mon coin. Sur le coup j'aime pas et après on en rigole.

J'ai toujours tout accepté, tout ce qu'on m'a fait. Je sais que ce n'est pas fait méchamment parce que celui qui est passé avant moi en a eu autant et celui

qui est passé après alors il en a eu pire parce que j'ai participé et crois-moi que je n'ai pas oublié ce qu'on m'avait fait. Je ne l'ai pas fait non plus méchamment mais le lapin (*) qu'était après moi il en a pris, et en plus il était un peu mou, un peu tire-patte, on lui en faisait voir le pauvre. Lui aussi il le prenait toujours bien, quoique des fois c'était juste. C'est sûr que c'est juste, mais il faut savoir le prendre. Faut savoir que les gars ils sont un peu bourrus mais qu'ils ont très bon cœur. Là où c'est le meilleur, c'est à la fin du mois. A la paye mon père leur offre l'apéro à la maison, ça discute : «tiens le lapin il est passé là...»; bon ça recommence, ça rit, ils ressassent des blagues qui se sont passées il y a quatre ou cinq mois. J'ai toujours apprécié, même quand c'était moi qui prenais, je rigolais autant qu'eux.

Cette ambiance je ne l'ai pas retrouvée cet hiver à M. Pourtant j'étais le plus jeune dans la boîte. Mais c'était différent : j'étais plus apprenti, j'étais plus chez mon père, j'étais plus ce que j'étais quoi, ça va vite, trop vite même. J'aimerais encore être apprenti c'est sûr...

... Cet hiver à M. dans la deuxième boîte que j'ai faite le cageot il passait dans la journée. On était six, au casse-croûte il y avait quatre litres qui tombaient. Moi je leur portais à boire. Quand on travaillait à l'atelier, j'allais à la cave, j'allais chercher une bière et des verres pour boire un coup mais jamais ils m'ont forcé à boire. Sur le chantier je disais non, et puis c'est tout...

... Tu es aveugle quand tu es jeune. J'ai eu peur des fois, mais ça ne fait rien, tu repars. C'est un peu la griserie de la hauteur. Je ne vais pas dire que c'est une drogue mais moi à un moment j'en avais besoin, j'avais vraiment envie d'être en haut, de travailler en haut.

Je me rappellerai toujours un chantier qu'on a fait à P., une ferme en arc, un arc en lamellé collé, il y avait seize ou dix-sept mètres de portée, alors on montait ça avec des élévateurs. On a levé la première ferme (*) comme ça et puis il fallait monter au faitage (*) carrément pour, une fois que l'autre ferme arrive, les emboîter, les assembler avec des ferrailles et des boulons. Et quand tu lèves avec un élévateur, il n'y a que l'élévateur qui tient la ferme. Personne ne voulait y aller, alors mon père m'a dit : «tu vas essayer». J'y suis allé et je suis monté. C'était la première année où j'étais apprenti, c'était au mois de janvier, en plus il faisait un vent assez fort. Ça impressionne, tu as dix ou quinze mètres en dessous de toi, ça bouge et puis tu as la ferme qui arrive en face tout doucement, tout doucement, alors là tu serres les cuisses. Je n'avais aucune sécurité parce que les filins tu peux les mettre que quand tu as au moins deux fermes, quand tu as une travée. Pour la première ferme tu fais comme ça. C'est dangereux, c'est sûr, mais après on monte les filets...

(*) Lapin : apprenti charpentier.

(*) Ferme : assemblage de pièces de bois de forme triangulaire ou composé de triangles et destiné à porter les pannes d'un comble.

(*) Faitage : pièce horizontale formant sommet de la charpente d'un bâtiment.

J'ai eu un accident il y a deux semaines. Je me suis ouvert la cuisse avec une scie circulaire. J'ai seize points à la cuisse.

Là aussi, tu vois ça fait partie de la condition de vie du travailleur, du travailleur on va me prendre pour un politicien, non de l'ouvrier, je préfère parler de l'ouvrier que du travailleur. Un travailleur ça met trop de gens dans le même sac, alors on va parler de l'ouvrier.

Tu vois comment c'est fait une circulaire ? tu as un protecteur qui revient avec un ressort, manque de bol, le ressort il n'y était pas, alors ça faisait deux mois que je remettais le protecteur à sa place dès que j'avais fini de scier. Je finissais de scier, je levais, je le remettais et je posais. Et puis je ne sais pas, je l'ai fait cent fois, deux cents fois et puis la deux cent unième j'ai pensé à autre chose, avec une main je l'ai laissée descendre et elle m'a bouffé la jambe, enfin elle m'a bien coupé. Une petite artère de coupée, c'est pas grave mais ça fait peur. Moi j'ai fait ça à quatre heures et demie mais le matin à neuf heures il y en a un qui s'est foutu les doigts dans la toupie, celui-là aussi, le protecteur il aurait dû marcher, c'est toujours pareil. Maintenant il y en a un stock de ressorts pour les protecteurs, ils attendent qu'il y ait un accident pour réparer les machines, ça fait plaisir...

...C'est très long d'apprendre, tu en apprends tous les jours, jusqu'à la retraite. Même mon père il me l'a dit, il n'est pas encore à la retraite il a quarante-sept ans, mais il en apprend encore aujourd'hui. L'apprentissage il est très long. Disons il arrive un moment où tu es capable de te débrouiller tout seul, mais même après tu en apprends encore. La vie, la société elle évolue, les conditions de vie aussi, les matériaux également et les façons de fabrication aussi. Alors tu ne peux pas rester sur des bases de dix ans en arrière avec la fabrication d'aujourd'hui. Ce n'est pas possible, il faut donc que tu évolues toi aussi. Tu continues à apprendre tout le temps. C'est pour ça que c'est intéressant, mais je crois que dans tous les métiers c'est pareil.»

Mais si le problème de la transmission d'une formation rationnelle et complète du métier de charpentier n'est pas résolu, la multiplication des formations professionnelles a permis à la plupart des charpentiers de bénéficier d'une formation théorique de base qui anciennement leur faisait trop souvent défaut, ce qui a entraîné un déplacement dans la notion même de *qualification*.

Anciennement, un charpentier qualifié était recherché pour son habileté à manier les outils, à tailler à la main et avec précision les assemblages les plus complexes mais aussi pour sa science du levage, véritable art de nouer les cordes et de répartir les charges qui, par de savantes et délicates manœuvres, lui permettait d'élever et d'assembler les ouvrages les plus grands.

Maintenant, les conditions de travail ont beaucoup évolué, le développement et le perfectionnement des machines à bois et des engins de levage ont

bouleversé les gestes et les façons de faire traditionnels, et la multiplication des machines portatives électriques ou à moteur a aussi largement contribué à modifier les qualifications.

Parallèlement, le recours presque systématique aux engins de manutention et de levage a considérablement fait diminuer le nombre des ouvriers nécessaires à la réalisation d'un chantier, en particulier les «travailleurs de force», tout en soulageant la peine physique au travail.

Ces changements ont eu pour conséquence d'accélérer le rythme du travail (3) et de faire rechercher, chez les charpentiers, des *qualifications plus opératoires en tracé de charpente* notamment. En effet, un bon charpentier doit actuellement savoir à la fois manier outils et machines, connaître les techniques de tracé et de calcul des charpentes et enfin être capable d'exécuter toutes les phases de mise en œuvre d'une charpente.

Nous avons donc l'impression que tous les débats sur la qualification recouvrent en fait une opposition latente entre deux types de savoir : un savoir de métier, fondé sur des *savoir-faire* et une profonde connaissance pratique du bois, et un *savoir technologique*, fondé sur une connaissance scientifique des techniques et des matériaux.

La plupart des charpentiers possèdent, par leur mode de formation, leur milieu d'origine familial (4) et par l'exercice de leur métier, un *savoir empirique*, difficilement décomposable et rationalisable. Ces connaissances, ces savoir-faire relèvent d'un domaine qui se situe au-delà d'une connaissance scientifique des phénomènes techniques, et même si ces professionnels savent calculer, leur mode de raisonnement diffère totalement de celui d'un ingénieur car leurs expériences vécues du métier se situent à deux pôles extrêmes, l'un est sur le chantier et l'autre dans un bureau d'études.

4 — LA TRANSMISSION D'UN SYSTEME DE VALEURS

L'entrée dans la vie active constitue une étape primordiale dans l'apprentissage du travail et marque souvent un *passage décisif* car c'est à travers sa première expérience du travail que le jeune va rejeter ou adhérer au modèle du travail qui lui est imposé.

L'accès au monde du travail n'est pas immédiat, même si du jour au lendemain le jeune se retrouve effectivement au travail et ce, en moyenne, 9 heures par jour. Le jeune charpentier, après avoir abandonné son statut d'élève ou d'apprenti, va devoir conquérir son statut d'ouvrier pour être définitivement admis dans ce nouvel univers. D'une part, il va devoir faire ses preuves physique-

ment et pratiquement, et d'autre part, se plier à de nouvelles habitudes qui tiennent lieu, en quelque sorte, de rites d'initiation.

Le monde du travail, et peut-être encore plus fortement le travail sur chantier, en particulier dans le bâtiment et chez les charpentiers, est exclusivement un monde réservé aux hommes et donc régi par des *valeurs masculines*. Et l'intégration du jeune ouvrier repose en partie sur son adhésion à ces valeurs.

Parallèlement, le jeune charpentier va essayer de concilier apprentissage du métier et rythme de production qui, inévitablement, s'opposent. En effet, en même temps qu'il apprend à travailler, à mettre en pratique ses connaissances à manier les outils et les machines, bref à se familiariser avec son métier, il lui est demandé d'être efficace, productif et compétent, ce qui exige de lui un grand effort d'adaptation et de volonté pour arriver à surmonter cette antinomie.

Cet effort que le jeune va faire sur lui-même pour s'adapter à ces dures conditions de travail joue un rôle primordial car c'est ce qui va l'enraciner dans le métier, tandis que ceux qui n'acceptent pas cette situation l'abandonnent, dégoûtés par les difficultés qu'ils rencontrent. Mais cette acceptation suppose que le jeune ait les capacités d'entrevoir, au-delà de ce qui est exigé de lui, un intérêt personnel qui lui permette de tirer profit de cette expérience. Il faut donc qu'il possède une certaine capacité de prévoir son avenir pour considérer ce temps d'adaptation comme une étape nécessaire de sa formation, et donc comme une sorte *d'investissement*.

Et ce n'est que progressivement que le jeune ouvrier va faire corps avec son métier comme avec l'entreprise qui le forme. Avec cette identification, il fait siens les intérêts de l'entreprise qui l'emploie et renforce ainsi son intégration dans le monde du travail.

Il semblerait que les *modes d'acquisition d'un savoir-faire* et d'un savoir conditionnent l'appréhension et la compréhension du métier. Et il ne suffit pas aux charpentiers d'être capables d'appliquer certaines méthodes de calcul des ingénieurs pour atteindre à leur culture technologique et vice-versa. Chacun, en dernière instance, reste déterminé par sa *propre expérience vécue du métier au niveau de sa pratique*. Et les connaissances qui en résultent s'incorporent et modèlent les corps, les gestes, les structures mentales, la perception et le rythme de vie de celui qui les a acquises et permettent, fondamentalement, de distinguer les uns des autres. Par la pratique du métier et les échanges qui se créent au sein d'une équipe de travail lors de l'exécution d'un ouvrage, à l'atelier et sur le chantier les charpentiers acquièrent un savoir qui échappe en partie à l'enseignement formel.

Les charpentiers accordent beaucoup de valeur à cette sorte de seconde nature du métier, qui, chez quelques-uns, atteint à la perfection : ils disent

alors que «*l'Orient vaut le Trait*», c'est-à-dire que le sens de l'organisation, la pratique, vaut la science du tracé de charpente, la théorie. L'Orient, c'est l'efficacité dans la pratique, chaque geste est précis et fonctionnel. On dit d'un charpentier qu'il est bien orienté lorsqu'il a une vision d'ensemble de son travail et qu'il le prépare et l'exécute sans faire aucune fausse manœuvre, sans hésitation ni erreur; il maîtrise son travail, ses gestes et ses outils.

Mais une bonne formation professionnelle ne se limite pas à l'acquisition de savoirs techniques et de savoir-faire qui permettent à l'ouvrier d'être efficace et compétent dans son travail. Le fait d'apprendre un métier manuel est aussi bien un apprentissage des gestes, d'un rythme de travail, qu'un dressage et un endurcissement d'un corps d'adolescent en un corps d'homme et c'est également une formation de l'esprit par l'acquisition d'une nouvelle vision due à l'art du Trait, d'une maîtrise de la matière et d'une certaine fierté à réaliser concrètement des charpentes, globalement c'est un ensemble de valeurs, de normes, d'attitudes physiques et mentales que doit assimiler le jeune qui débute dans le métier.

«*Avoir un jeune sans avoir son âme, ça ne m'intéresse pas*», nous expliquait un artisan charpentier. Former un ouvrier, c'est lui transmettre en plus des connaissances professionnelles, une éthique particulière qui lui permette de conduire sa vie en fonction de son métier.

C'est donc au cours des premières années de travail que le *processus de socialisation par le travail* est le plus fort et que le jeune, rendu plus ou moins réceptif au modèle du travail qui lui est proposé selon les valeurs qui lui ont été inculquées par son milieu familial, intériorise progressivement les normes et les règles du monde du travail. Cette assimilation constitue une phase importante, car c'est à partir de là que le jeune charpentier va désormais organiser sa vie autour du *travail converti en idéal*.

L'acceptation et l'adaptation au travail passent par la valorisation de celui-ci et de l'effort individuel qui l'accompagne, ce qui explique peut-être que le compagnonnage garde une telle influence dans les métiers artisanaux, et en particulier dans la charpente. D'ailleurs, toute une partie de l'histoire du compagnonnage témoigne de cette volonté de former des travailleurs qualifiés et de rechercher une certaine perfection. Mais le compagnonnage n'est pas la seule voie pour accéder à une haute conscience de son métier, et beaucoup de charpentiers y sont parvenus sans passer par celui-ci. En définitive, nous pensons que c'est plus une question de personne, de milieu familial, d'entourage, de circonstances, et peut-être aussi de métier, car le métier de charpentier présente des caractères spécifiques qui peuvent influencer sur l'attitude de ceux qui le pratiquent.

Les charpentiers déclarent tous que le métier les a mis «*d'aplomb et d'équerre*». Et ceux qui ont réussi à assimiler et intégrer totalement le métier

et les valeurs du travail tirent une intense satisfaction de leurs activités, non seulement parce qu'ils ont gardé la maîtrise de leur travail et qu'ils réalisent toutes les phases, de la conception à la réalisation, mais aussi parce qu'ils ont su développer un certain particularisme fondé sur leur métier.

Croyant ardemment à la valeur du travail, ils possèdent aussi à un haut degré ce qu'ils appellent l'orgueil de la compétence, l'orgueil du métier qui les pousse à toujours vouloir être les meilleurs par rapport à eux-mêmes et à leurs collègues. Mais actuellement, ils s'estiment méconnus, même méprisés dans leurs aspirations les plus intimes, et certains sentent que cet amour du travail est maintenant considéré comme une valeur désuète, voire négative.

Ils pressentent que l'éclosion de nouvelles attitudes face au travail les met en marge de la société par l'attachement qu'ils éprouvent vis-à-vis de leur métier et de leur travail. Et ces hommes, déterminés et dominés par le travail, admettent difficilement que les jeunes préfèrent profiter de la vie plutôt que de travailler. Eux dont la vie est organisée en fonction du travail dénoncent et reprochent aux jeunes cette attitude insouciance. Et même s'ils reconnaissent, par ailleurs, que ces jeunes ont maintenant à faire face à des problèmes d'insécurité vis-à-vis de leur avenir, ils n'acceptent pas que la recherche de l'épanouissement personnel puisse passer par d'autre voie que celle du travail. Et ils imputent aux jeunes un manque de volonté en expliquant qu'eux aussi, à leur époque, ont dû faire preuve d'énergie.

Mais ils oublient de tenir compte que pour qu'un jeune soit motivé, il faut qu'il entrevoie un avenir possible où ses capacités et son potentiel de travail lui permettent d'accéder à un salaire «décent», ce qui est loin d'être le cas dans l'artisanat de la charpente.

Enfin, on peut se demander si les charpentiers n'ont pas érigé leur compétence en idéal sous l'influence de l'environnement économique qui les oblige effectivement à posséder cette compétence pour pouvoir résister efficacement à la concurrence du monde industriel.

L'univers mental des charpentiers est conditionné par le travail et gouverne aussi bien leur vie professionnelle que familiale. Chaque charpentier vit son métier selon son caractère mais la plupart fait référence à un système de valeurs du travail identique. A titre d'exemple, nous reproduisons des extraits d'une interview d'un artisan charpentier parlant de son métier.

«Je reconnais que je gagne bien ma vie mais je ne le fais même pas pour ça ! Plus je vais, plus je me rends compte que je ne travaille pas pour de l'argent. Je vis de mon métier parce que je ne vois pas pourquoi la passion de mon métier me condamnerait à crever de faim, mais je ne fais pas fortune. Il ne faut pas que ce soit l'esprit de lucre qui vous amène à la charpente. Travailler pour gagner de l'argent, ce n'est pas forcément un

objectif, mais il ne faut pas travailler pour en perdre.

Au printemps je suis resté deux mois sans travailler, j'avais mal au dos, un vrai paralytique. Je ne pensais plus à mes machines, à mes sous, à mes factures, à celui-là qui me devait de l'argent. Non il n'y avait rien à faire, il fallait que je me dépatouille de ce merdier, de ce mal de reins, de ces jambes qui ne voulaient plus ployer. Il reste du boulot, il faut y aller, c'est ça et ce n'est pas l'appât du gain.

... Mais je suis mal placé pour vous parler de mon métier parce que je vous dirais que tous les autres à côté c'est de la rigolade ! D'abord parce que vous faites quelque chose qui va rester, ce n'est pas du courant d'air. Et puis il faut vous défendre contre le vent, la neige, et il y a des histoires de porte-à-faux, d'équilibre, d'effort. Il y a une connaissance de la géométrie dans l'espace, il y a... c'est infini... et puis c'est toujours absolu !

Par exemple, un raccord d'une courbe sur une autre courbe, tant qu'elles sont ce qu'elles sont, avec cette inclinaison, ce degré d'équerrage, il n'y a rien à faire, le raccord il sera toujours ce qu'il est là ! Ce sera toujours une ligne qui sera celle-là. Même en Amérique ils n'ont rien fait de mieux, il n'y a rien à faire, ils ne peuvent pas ! C'est notre métier, que vous y croyiez ou que vous n'y croyiez pas, que vous soyez noir ou blanc, ce n'est pas la peine de chercher, de tourner, de virer, c'est comme ça ! C'est absolu ! C'est très rigoureux et ça conditionne un bonhomme. Une fois que vous avez l'idée comme ça, ce n'est pas la télé, ni le cinéma, ni les réunions publiques qui vous influencent.

Un métier ça façonne un individu, ça vous met d'aplomb. Un homme d'aplomb, c'est celui qui commence quelque chose et qui ne varie pas. Si vous savez ce que c'est un charpentier, et bien les charpentiers vous les reconnaîtront sans savoir qui ils sont. Vous les reconnaîtrez à leur façon de s'exprimer, qui n'est jamais très académique, mais avec toujours beaucoup de rigueur. Je ne parle pas d'un entrepreneur de charpente, je parle d'un charpentier qui a appris son métier, qui connaît son métier, qui a l'habitude de se bagarrer avec la pluie, le vent... Ca, ça forme un homme !

Notre boulot, c'est notre métier. Il n'y a rien qui vous rattache comme un métier ! Il n'y a rien à faire, ça vous ramène toujours au bon endroit. Vous venez de vous faire toiser par un client qui ne vous paie pas et qui vous attire des emmerdements, vous arrivez excité comme point, vous voulez tout casser, tout y envoyer promener. Et celui-là je vais lui mettre une trempe et celui-là je ne le paierai pas ! Vous voyez le genre de réaction qu'on peut avoir, quoi ! Vous vous engueulez avec votre femme et puis vous cassez la croûte, vous allez dormir là-dessus et le lendemain, je vais travailler, je revois ce machin, je recommence.

Et ça repart, et là vous n'êtes jamais, jamais déçu ! Les gens vous déçoivent,

si vous vous mariez votre mari vous décevra un jour, peut-être pour une connerie, vos clients vous décevront, votre entourage vous décevra, vous ne ferez pas ce que vous voudrez de vos enfants. Mais votre métier ne vous décevra jamais ! Je n'ai jamais été déçu par mon boulot, même si ça marche mal !

Je vois mon père, il ne peut plus marcher, il a de l'arthrose et il n'y voit presque plus rien, mais il vient à l'atelier et il regarde encore, c'est quelque chose ça ! Je ne voudrais pas finir comme lui parce que je pense que c'est regrettable d'avoir travaillé jusqu'à 70 ans comme il a fait et puis de ne plus pouvoir se traîner. Bon, à côté de ça, il ne s'est jamais soigné non plus ! Ça lui pleuvait dessus, ça lui coulait de partout, jamais il aurait mis une veste supplémentaire ! C'est des vieux durs ! J'essaie de faire un peu plus attention, je ne voudrais pas finir comme ça !

Mais finalement, ce n'est pas que la tête, ça vous tient un petit peu par tout le corps et puis je me dis souvent : sorti de là je ne suis bon à rien !

J'ai des tas de copains qui sont charpentiers et, quand on discute, on en arrive un peu tous à la même conclusion parce que toutes ces grandes pensées, tout ce qui agite le monde en ce moment, ça ne nous concerne pas ! Moi je m'en fous, je m'en fous de leur politique, demain tout le monde va courir voter, je n'ai encore rien compris, ça ne m'intéresse même pas de comprendre. Ils parlent de la gauche, de la droite, de l'envers, de l'endroit, je n'ai pas encore pu me trouver une place là-dedans. Ils me dégoûtent tous, si vous voulez tout savoir, tous, ce sont tous des fieffés menteurs, des fieffés voleurs ! Et ils font quoi ? Rien ! Ils vont passer comme une vache dans un pré, ce sont des branquignoles. Ils vont laisser aucune trace de leur passage ces gens-là ! Moi mes charpentiers, plus tard les gars ils vont les démonter, parce qu'un jour ça se démolira ce bazar-là ; et bien ils diront : il n'était pas trop con celui qui a fait ça !

Parce qu'il ne faut pas avoir peur de le dire, on est tous des orgueilleux, moi le premier. Il y a l'orgueil de la compétence.

... Vous avez l'alpiniste qui crapabute un sommet, il ne pense pas du tout à sa femme, à ses gosses, à ce qu'il a fait, à ce qu'il va faire quand il fait ça. Et on le fait passer à la télé parce qu'il a fait un truc sublime, il s'est évadé de tout, il a conquis son sommet. A la limite il en a peut-être chié dix fois moins que nous quand on lève une charpente et que l'écoperche est trop courte. Il s'emmerde moins que nous et il craint rien de casser, qu'à se casser la gueule. Tandis que nous on craint et de se casser la gueule et de casser le matériel et puis tuer les gens qui sont avec nous. Et de ce type-là on en fait un héros ; je ne veux pas dire qu'on est des héros tous les matins. Ce n'est pas ce que je veux dire parce qu'à des moments on a la belle vie.

Mais quand on fait ce truc-là ça vient tellement peu à l'esprit des gens de prendre notre travail en considération que des fois c'est vexant. On se dit : ils se prennent pour des phénix, et dans beaucoup de cas ce sont des rigolos.

Ajoutez à cela l'orgueil qu'on a de notre métier parce qu'il faut reconnaître qu'on est quand même orgueilleux. Moi je n'ai pas honte de le dire, je suis un orgueilleux.

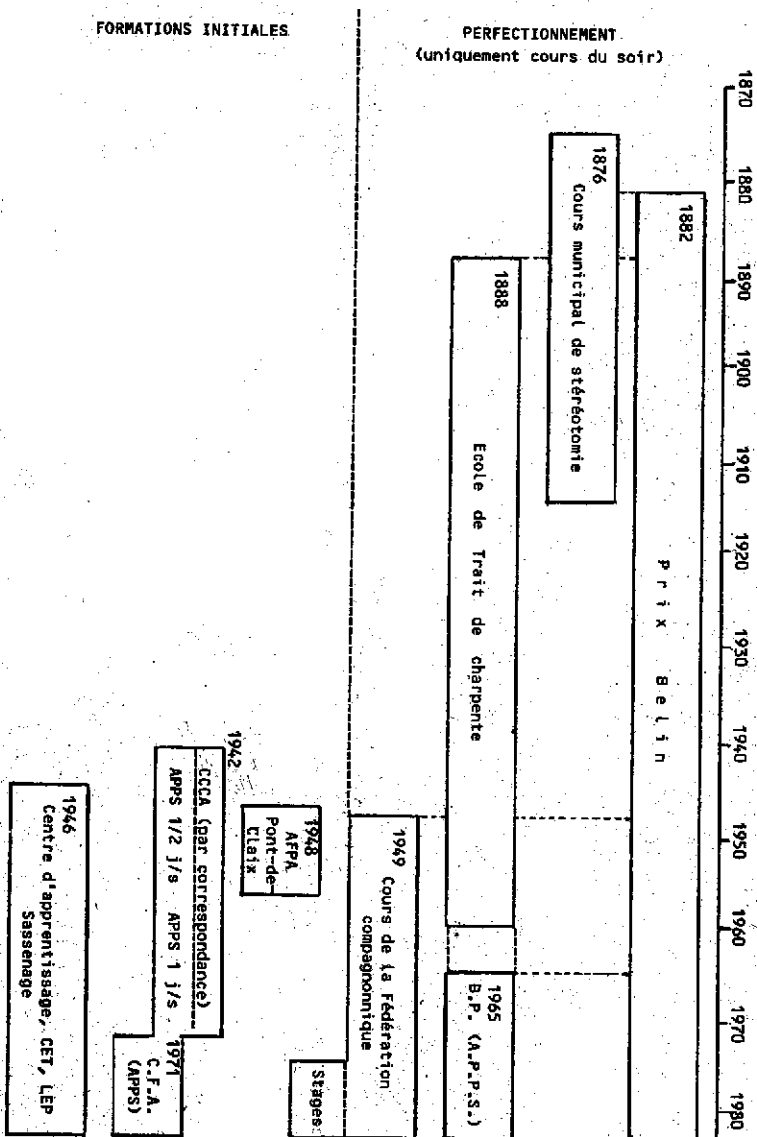
Il y en a beaucoup d'autres de grands orgueilleux dans leur boulot. Mais c'est pas un orgueil qui est bien vu à notre époque, c'est même mal à la limite. On vit dans l'indifférence : un client quand on a fini sa charpente, il n'avait pas pensé qu'une charpente, même neuve, pouvait être belle, il ne pensait pas ! Mais c'est vrai que les gens ne peuvent pas penser que dans un travail comme le nôtre on peut faire quelque chose de beau ! A condition d'y consacrer de l'amour... Pour avoir la beauté, la base c'est l'amour. Si vous aimez votre métier, il faut que la pièce soit belle..., c'est tout !... Mais pour que ce soit beau, il faut qu'il y ait un peu de vous-même quoi !... On ne peut pas parler de ça !...»

*Anne-Monique BARDAGOT
Nathalie SABATIER*

FORMATIONS INITIALES

PERFECTIONNEMENT
(uniquement cours du soir)

LES FORMATIONS CHARPENTE-BOIS DANS L'AGGLOMERATION GRENOBLOISE DE 1876 à 1980



RÉCAPITULATIF

CHARPENTIERS

Activité	Réf.	Type d'enquête	Nombre
Charpentier	C	Questionnaire	33
Charpentier	Ce	Enregistrement	11
Menuisier-charpentier	MC	Questionnaire	5
Poseur	P	Questionnaire	14
Entrepreneur en charpente	EC	Questionnaire	6

JEUNES EN FORMATION

Activité	Réf.	Type d'enquête	Nombre
Apprenti	A	Questionnaire	20
Apprenti	Ae	Enregistrement	3
Élève de CET	E	Questionnaire	12
Compagnon	Coe	Enregistrement	4
Professeur de charpente	Pr	Enregistrement	2
Professeur + maître d'apprentissage	PrC	Enregistrement collectif	1

REPARTITION PAR ACTIVITE DES ARTISANS INSCRITS EN 1978

SOUS L'APPELLATION CHARPENTIER

Activité principale	Activité secondaire	AGGLOMERATION	CIRCONSCRIPTION	TOTAL CIRCONSCRIPTION		TOTAL par activité %
				Effectifs	%	
CHARPENTIER	Charpente - bois couverture	17	51	68	24	147
	Charpente + divers	3	7	10	3,5	
	Charpente - menuiserie	12	57	69	24	
MENUISIERS CHARPENTIER	Menuiserie - charpente	4	44	48	17	58
	Menuiserie - charpente + divers	2	8	10	3,5	
POSEURS	Charpente	15	33	48	17	78
	Charpente - menuiserie	12	18	30	11	
TOTAL		65	218	283	100	

NOTES DU TABLEAU

LE CHARPENTIER fait des travaux de charpente, c'est-à-dire réalise des ouvrages formés de pièces de bois assemblées (escaliers, ponts...) et, dans une conception plus restreinte, l'ouvrage formant le toit et portant le matériau de couverture : la charpente toit. De plus, en Dauphiné, traditionnellement le charpentier pose la couverture en tuiles.

LE MENUISIER-CHARPENTIER : cette association de deux métiers opposés par leurs techniques et leurs méthodes de travail, mais proches par le matériau et l'outillage, se rencontre en grande majorité à la campagne où la polyvalence reste importante à cause de la clientèle et de la nécessité de s'assurer du travail pour toute l'année.

LE POSEUR EN CHARPENTE, à l'inverse des précédents, n'a pas besoin d'une qualification poussée pour exercer son activité. Il est, en fait, plus un ouvrier tâcheron qu'un artisan. Son statut juridique fait de lui un indépendant, mais il est pris dans un étroit rapport de dépendance économique avec l'entreprise ou le promoteur pour lequel il est sous-traitant et, dans cette position, il subit fortement les fluctuations du marché de la construction industrialisée.